

Dvorak à la note transalpine

L'Orchestre de la RAI de Turin, invité à clôturer le festival, était placé sous la direction de Sir Andrew Davis.

BESANÇON. Une double première pour la clôture du festival, samedi soir au Théâtre de Besançon : c'est en effet la première fois que l'Orchestre national symphonique de la RAI de Turin se produisait dans la capitale comtoise et c'est aussi la première fois que Sir Andrew Davis dirigeait la formation transalpine.

En ouverture de programme, la Symphonie 99 en mi-bémol majeur de Haydn, l'un des douze « londoniennes ». Dans cette oeuvre, à la carrure classique, Haydn utilise curieusement un duo de trompettes dans l'adagio central et le trio du menuet fait dialoguer hautbois et basson. Il fait aussi, pour la première fois, un usage soliste de la clarinette. Le finale surprend l'auditeur avec le silence, la suspension précédant la coda. L'Orchestre de la RAI de Turin est un ensemble généreux. Les cordes ont du corps, de la chair ; presque trop pour une musique qu'on a désormais l'habitude d'entendre avec des ensembles baroques. Et si l'orchestre et son chef respectent l'esprit classique et se gardent de tomber dans un romantisme décalé, on peut préférer une version plus épurée.



C'est la première fois que Sir Andrew Davis dirigeait l'Orchestre de la RAI de Turin.

Photo Ludovic LAUDE

Avec « *Time Stretch (on Gesualdo)* », qui concluait la première partie du programme, Bruno Mantovani tirait sa révérence en tant que compositeur en résidence. En trois ans, les festivaliers auront pu entendre 20 oeuvres du jeune et fécond

musicien. De quoi se faire une idée de son écriture et de son style.

Toute la palette

Le compositeur a expliqué que cette oeuvre symphonique avait été écrite pour le concours de chefs de Bam-

berg, alors que, parallèlement, il travaillait sur celle du concours de Besançon. À partir d'un madrigal de Gesualdo, une recherche sur l'étirement du temps. Le matériau polyphonique est trituré pour n'en garder que la trame. Sur cette base, Bruno

Mantovani conçoit une musique chatoyante qui fait dialoguer les cuivres et les percussions sur fond de cordes. On peine à reconnaître le madrigal initial, mais ce n'est pas le propos. L'écriture harmonique verticale se désagrège dans un déroulement discursif qui fait appel à toute la palette de l'orchestre.

Un orchestre à nouveau pleinement sollicité dans la Sixième Symphonie en ré majeur de Dvorak, d'un romantisme exacerbé. Une vaste architecture qui fait sonner les cuivres et fait appel au tutti des cordes. Après l'adagio et ses épanchements lyriques, le furiant entraîne l'auditeur dans une frénétique cavalcade. Ce mouvement, qui a contribué à populariser cette symphonie, fait place à un final plus classique, pour ne pas dire plus académique. Emmenés par leur chef anglais, les musiciens italiens ont donné beaucoup de souffle et d'énergie à cette musique dans laquelle l'âme slave s'épanche sans retenue.

Didier HEMARDINQUER